

lecture

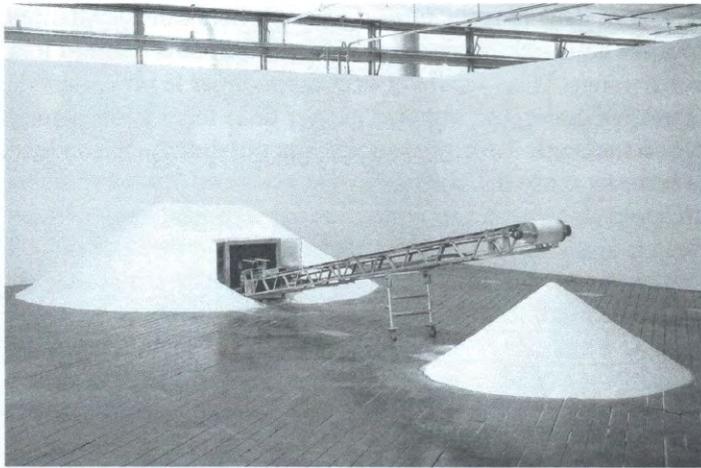
Devenir-terre

Si vous laissez toutes sortes de choses s'empiler les unes sur les autres pendant un certain temps, et si vous y ajoutez toujours quelque chose de plus en prenant bien soin de le situer en équilibre au sommet, un tumulus finira par se former, de base plutôt circulaire et de forme plutôt conique. À une échelle minuscule, on peut observer la formation d'un tumulus avec l'écoulement du sable dans un sablier, et à une échelle gigantesque, avec l'érection des cônes volcaniques. Des taupinières aux nids de fourmis, les tumuli font partie des formes les plus courantes de la nature. Ils sont aussi souvent le produit d'une activité humaine – pensez aux tertres de coquillages, aux monticules de pierres, aux châteaux de sable et aux tas de compost ou d'ordures, ou encore aux terrils. À chaque fois, une forme de rondeur se développe spontanément en raison de la pression que la matière ajoutée au sommet exerce sur la base, en déplaçant la matière située en-dessous dans toutes les directions. On pourrait dire que le tumulus se construit précisément parce que le matériau qui le constitue ne cesse de s'effondrer. Chaque particule qui tombe trouve en fin de compte un endroit où se poser et d'où il sera plus difficile de la déloger. L'artiste brésilienne Laura Vinci a mis en évidence ce processus dans une œuvre montrant la dynamique de production d'un monticule – par l'installation d'une chaîne de convoyage qui transportait en continu de la poudre de marbre d'un tas à un autre –, tout en pointant du doigt l'impact écologique de l'extraction minière dans l'État de Minas Gerais. Cette œuvre, intitulée *Máquina do Mundo* [Machine du monde], est décrite par l'artiste elle-même comme une « anti-machine » qui subvertit les valeurs de permanence, de solidité et d'intemporalité associées à l'architecture classique et à la statuaire en utilisant

les matériaux mêmes qui incarnent ces valeurs – le marbre blanc – pour suggérer, à l'inverse, l'idée de perdurance, de transformation et de passage du temps (figure 6.1).

Vu de loin, le monticule qui se construit apparaît comme parfaitement conique. À le regarder de plus près, pourtant, il est agité de mouvements, chaque particule roulant de-ci de-là à la recherche d'une place en percutant dans sa course toutes les autres. Un examen précis d'un nid de fourmis révèle le même bourdonnement d'activité (figure 6.2). Sous ce rapport, le monticule est le contraire d'un édifice. Si la *Màquina* de Vinci est bien une anti-machine, alors le monticule est lui-même un anti-édifice. Dans le chapitre 4, j'ai évoqué l'idée classique de l'architecte selon laquelle ce dernier serait celui qui pose les fondations sur lesquelles d'autres bâtissent. Dans la construction d'un édifice architectural, chaque pièce successive est positionnée en équilibre statique sur la précédente. La permanence et l'intégrité de la structure dépendent de la façon selon laquelle le matériau est bloqué en position sur sa culée, sans qu'il soit besoin de déplacer cette dernière. Si l'on construit une tour de pierres, par exemple, chaque rangée de pierres doit être ajoutée de manière à se reposer sur la rangée précédente, qui repose à son tour sur la rangée antérieure, et ainsi de suite jusqu'aux fondations. En l'absence de fondations stables et solides, le processus de construction ne pourrait même pas débuter. En dernière analyse, donc, chaque édifice doit reposer sur des fondations fixées dans le sol. Si les fondations lâchent, à la suite d'un affaissement ou de vibrations, toute la structure risque de s'effondrer. Auquel cas on obtiendra au bout du compte un amoncellement de pierres!

LIRE [Un tumulus n'a pas de fondations, et il n'est jamais non plus achevé. On peut toujours y ajouter de nouveaux matériaux. La croissance d'un monticule, comme le montre la *Màquina* de Vinci, peut se poursuivre indéfiniment. Au fur et à mesure qu'il s'élève, il s'élargit en même temps à sa base. Mais, même si chaque particule du tumulus vient se poser sur d'autres particules, le tumulus dans son ensemble ne repose pas sur le sol. De ce point de vue, l'installation de Vinci se



6.1 *Máquina do Mundo* [Machine du monde],
installation de Laura Vinci, 2005.

révèle quelque peu trompeuse. De manière à être exposée dans une galerie d'art, le monticule est placé sur le sol d'une pièce qui lui est réservé. Il n'est pas très difficile dans ce cas de distinguer le matériau du sol, avec sa surface plane, solide et homogène, de la matière du monticule qui s'élève petit à petit. Mais, abstraction faite de cette situation plutôt artificielle, il est impossible de dire où finit le tumulus et où commence le sol qui le supporte. Le tumulus est fait de la terre même sur laquelle il repose. En fait, sa forme émergente témoigne du processus continu par lequel l'accumulation de matériaux transforme ce qui n'était qu'un dépôt en un ensevelissement. Le dépôt d'un jour devient le substrat du lendemain, enterré sous un nouveau sédiment. Comme dans le tas de compost ou le nid de fourmis, on pourrait dire qu'il devient terre (figure 6.2). En fait, le tumulus nous oblige à reconnaître que la terre elle-même est assez différente de ce que croit le bâtisseur qui a tendance à la prendre pour un substrat solide qui préexiste à son intervention. Disons plutôt qu'elle est la source de toute vie et de toute croissance. Les plantes



Faire

TUMULUS
DEVIENT TERRE

169

croissent *dans* la terre, et non pas *sur* elle, et de ces plantes, tous les animaux – y compris les êtres humains – tirent leur subsistance. Métabolisés et décomposés par le processus de la vie, les matériaux que l'on extrait de la terre y retournent tôt ou tard sous la forme de nouveaux nutriments. En ce sens, la terre ne cesse de croître, et c'est pour cette raison que les archéologues doivent toujours creuser pour trouver des traces des vies passées¹. Formé au cours de ce devenir-terre qui est l'essence de la vie, le tumulus est une sorte de croissance ou de gonflement, formant une bosse sur la surface du sol. Mais il ne s'agit pas d'un édifice érigé sur le sol.

Dans beaucoup de régions du monde, la terre est constellée d'une myriade de bosses dont la taille, la situation et la composition ont conduit les préhistoriens à croire – non sans raisons – qu'elles étaient les résultats d'activités humaines, même si l'on ne sait jamais avec certitude quelles activités les ont engendrées ni à quelles fins elles ont bien pu répondre². Et pourtant la plupart des préhistoriens, convaincus que toute construction ou fabrication implique que l'on projette d'abord une forme sur le monde matériel, sont disposés à tenir le tumulus pour une œuvre de terre sculptée, résultant d'une activité délibérée de conception [*design*]. Tout se passe comme si les constructeurs de tumuli, en amassant de la pierre et de la terre, avaient eu une idée de ce à quoi l'œuvre devait ressembler à la fin, et comme s'ils continuaient d'amasser jusqu'à ce que la hauteur, le diamètre et les contours des matériaux accumulés correspondent à leurs attentes. Au titre d'expérience de pensée, imaginons que nous disposions d'une machine temporelle nous permettant de retourner à l'époque des peuples qui, dans un passé lointain, vivaient près des lieux où se trouvent aujourd'hui

1 Voir Tim Ingold, « Earth, Sky, Wind and Weather », dans Elisabeth Hsu et Chris Low (éds.), *Wind, Life and Health: Anthropological and Historical Perspectives*, Oxford, Blackwell, 2008, p. 31.

2 Voir de Timothy Darvill, David Field et Jim Leary (éds.), *Round Mounds and Monumentality in the British Neolithic and Beyond*, Oxford, Oxbow Books, 2010.



6.2 Devenir terre: un nid de fourmis forestières sur les rives du lac Pielineen situé dans l'est de la Finlande.

tous ces tumuli ronds³. Si nous leur demandions ce qu'ils font, il se pourrait qu'ils nous répondent qu'ils enterrent leurs morts, ou encore qu'ils se réunissent pour discuter d'un problème qu'ils ont rencontré. Il se pourrait aussi qu'ils nous disent qu'ils organisent des cérémonies pour recouvrer la fertilité de leur terre. Ou simplement qu'ils se débarrassent de leurs débris, ou qu'ils construisent ou reconstruisent leur foyer – comme d'innombrables générations l'ont fait avant eux – au même endroit.

La seule réponse qu'ils ne fourniraient probablement pas serait qu'ils « construisent un tumulus ». Le tumulus que nous découvrons aujourd'hui n'est que le résultat cumulatif

LIRE

3 Même si nous avons une machine à voyager dans le temps, nous n'aurions pas immédiatement toutes les réponses. Comme Gavin Lucas le remarque, nous remplacerions simplement un ensemble de problèmes par un autre (Gavin Lucas, *The Archaeology of Time*, Londres, Routledge, 2005, p. 118-119).

de toutes sortes d'activités, poursuivies pendant de longues périodes et pas seulement par des êtres humains. Des animaux fouisseurs, depuis les vers de terre jusqu'aux lièvres, ont participé à cette formation. Les racines des arbres, des buissons et des herbes, se sont entremêlées dans cet espace, et elles ont contribué à en faire ce qu'il est devenu. Les intempéries, et surtout la pluie, l'ont façonné au-dehors comme au-dedans, en creusant des drains et des voies d'écoulements. Ces processus organiques ou hydrologiques se poursuivent aujourd'hui en jouant un rôle tout aussi crucial que par le passé. Observer un tumulus de nos jours, c'est comprendre son évolution. Le tumulus, pourrait-on dire, existe en s'entassant⁴. Ne le voyez pas comme un objet achevé, posé sur ses fondations et bien différencié de ce qu'il y a tout autour de lui, mais comme un site de croissance et de régénération où la terre se mélange à l'air et à l'humidité de l'atmosphère dans la production continue de la vie. Le tumulus ne nous tourne pas le dos, en cachant ses secrets dans son intérieur sombre et fermé, exigeant que l'on y perce des tunnels pour pouvoir les découvrir. Au contraire, il est ouvert au monde. Émergeant en permanence de l'interaction de forces cosmiques et de matériaux vitaux, le tumulus n'est pas construit : il croît.

Tumulus et monument

Par convention, il est d'usage en préhistoire, de classer et de préserver les tumuli ronds comme d'anciens monuments. Ce qui revient à faire deux hypothèses : premièrement, qu'ils ont été conçus [*designed*] et édifiés pour durer

4 Note du traducteur : L'auteur fait ici un jeu de mots intraduisible. « The mount exists in its *mounding* », écrit-il, en créant une forme verbale à partir de « mount » (traduit par « tumulus ») qui n'existe pas en anglais. L'allusion à la formule célèbre de Heidegger selon laquelle « Die Welt weltet » (le monde mondifie) est transparente, et sera d'ailleurs rendue explicite plus bas.



6.3 Tumulus rond de Pitnacree, vue du côté sud, ancien comté Perthshire en Écosse.

éternellement comme témoignage de l'effort de ceux qui les ont construits ou commandés; deuxièmement, que, ayant été construits à un moment historique particulier, on peut leur reconnaître une certaine ancienneté. Autrement dit, il doit être en principe possible de déterminer leur âge. Ces deux hypothèses, me semble-t-il, sont erronées. Je les examinerai tour à tour, la première, pour commencer, dans cette section, la seconde, dans la suivante.

L'histoire est jonchée d'innombrables édifices, conçus par leurs bâtisseurs comme devant assurer leur immortalité, certains gisent enterrés et oubliés, perdus dans les brumes du temps, d'autres ont été redécouverts et mis au jour par des archéologues visant à préserver le patrimoine national. Ils ont connu un nouveau souffle, sans cesser pour autant d'être renvoyés à un âge héroïque définitivement révolu. En fait, le paradoxe des monuments tient dans le fait qu'ils ne peuvent avoir de fonction commémorative que parce qu'ils ont échoué à atteindre l'objectif qui leur avait été fixé par

MONUMENT = MORT

Lecture

ceux qui les ont construits. S'ils y étaient parvenus – autrement dit, si les architectes avaient réussi à créer un édifice dont « nul n'a jamais perdu le souvenir⁵ », selon l'élégante formule de l'anthropologue Vincent Crapanzano, et à se rendre du même coup eux-mêmes immortels –, alors aucune génération future n'aurait eu la tâche de se retourner sur son passé pour mettre au jour de tels monuments et les admirer⁶.

Impressionnantes par leur durée et leur solidité, les structures monumentales conçues pour durer toujours, montrent au contraire, à ceux qui les observent des siècles plus tard, que ce passé est bel et bien mort. Telles des baleines échouées, elles paraissent avoir été abandonnées sur les rivages du temps, tandis que l'histoire poursuit son cours. La brèche qui s'est ouverte entre un passé lointain et le présent encore vivant ne cesse plus de se creuser. Le monument porte ainsi témoignage à la fois de celles et ceux dont il évoque le nom et dont il a pour fonction de préserver le souvenir, ainsi que celui de l'époque révolue dont il a conservé la trace. Visiter un monument, c'est entendre le bruissement de conversations que nous ne parvenons plus à déchiffrer complètement, sauf à être soi-même archéologue. Des hommes et des femmes se sont tenus là jadis, à l'endroit même où nous nous situons aujourd'hui.

Ce qui ne signifie pas qu'un monument ne peut conserver des souvenirs qui nous sont propres. Il se peut qu'il se situe à un endroit où nous nous sommes rendus, et que nos parents, nos grands-parents et même les grands-parents de nos grands-parents ont visité par le passé. Il se

5 Vincent Crapanzano, *Imaginative Horizons: An Essay in Literary-Philosophical Anthropology*, Chicago, University of Chicago Press, 2004, p. 169.

6 Dans une ode célèbre le poète romain Horace décrit le monument parfait en ces termes : « J'ai achevé un monument plus durable que l'airain, plus haut que la ruine royale des Pyramides. Mais la pluie ne rongera pas mon œuvre, l'impétueux Aquilon ne pourra la détruire, pas plus que l'innombrable suite des années et la fuite du temps. Je ne mourrai pas tout entier » (Horace, *Œuvres*, Paris, Flammarion, 1993, p. 106).

peut même que nous ayons des photographies pour le prouver, et qu'en les regardant attentivement nous nous exclamions : « C'est nous ! ». Ce type de souvenirs nous permet de raconter des histoires qui lient le passé au présent sans rupture et deviennent parties intégrantes de notre propre vie. Au centre de toutes ces histoires, le monument se dresse à la façon d'un point de repère. Mais ce dont il est censé conserver le souvenir demeure accessoire au sein des histoires que nous racontons. De quoi nous souvenons-nous lorsque nous avons visité tel ou tel monument, si ce n'est du fait que nous l'avons visité, comme d'autres avant nous ? C'est de cela dont nous gardons le souvenir et non pas des personnes censées avoir été immortalisées par le monument. « C'est une erreur courante, note l'historienne Mary Carruthers, de confondre le fait de se rappeler avec les "choses" dont nous nous servons pour situer et évoquer des souvenirs⁷. » Carruthers s'est particulièrement intéressée aux processions liturgiques des pèlerins du début du Moyen Âge qui voyageaient de site en site, et qui n'accordaient que fort peu d'attention aux traces matérielles qui auraient pu être conservées des personnages ou des événements auxquels ces sites étaient associés. Ce qui conférait, à leurs yeux, réalité et authenticité à ces lieux n'avait rien à voir avec les objets que l'on pouvait y trouver, mais avec « le travail de mémoire et les réflexions qu'ils occasionnaient⁸ ». Les lieux de pèlerinage sont des endroits où le travail de mémoire se poursuit sans relâche de génération en génération et non simplement des tombeaux à ciel ouvert où l'on conserve les vestiges du passé. Inversement, comme le sort de nombreux monuments le démontre, le fait de vouloir y abriter le passé ne garantit nullement que son souvenir ne sera pas perdu.

Il ne fait aucun doute que les tumuli ronds sont et ont longtemps été des lieux de mémoire. Le souvenir se perpétue

7 Mary Carruthers, *The Craft of Thought: Meditation, Rhetoric and the Making of Images, 400-1200*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 40.

8 Mary Carruthers, *ibid.*, p. 42.

TUMULI ANONYMES

lecture

dans les activités même que, à la suite de nos prédécesseurs, nous réalisons autour d'eux, en marchant, en cultivant, en creusant, et ainsi de suite. À l'instar des lieux de pèlerinage, beaucoup ont été des lieux saints, se situant le plus souvent sur des lignes de parcours fréquentées depuis la nuit des temps. Pourtant, la plupart sont à ce point dissimulées qu'on les remarque à peine aujourd'hui, de sorte que seul un regard averti peut les voir. Leur qualité la plus extraordinaire, comme le remarque l'historien géographe Kenneth Olwig à propos des tumuli qui parsèment la presqu'île du Jutland, dans ce qui est désormais le Danemark, consiste dans « leur complet anonymat et leur absence de signalisation⁹ ». Convaincus malgré tout qu'il s'agit de monuments, et donc de rappels du passé, des générations d'archéologues se sont donné pour tâche de révéler leurs secrets intimes – quelque chose comme un noyau de signification que les constructeurs des tumuli auraient déposé à l'origine à l'intérieur, et qui porterait témoignage de leurs faits et gestes. Si quoi que ce soit de tel pouvait être découvert au cœur des tumuli, alors nous pourrions savoir qui les a construits et pourquoi! Le plus souvent, pourtant, ces recherches n'ont rien donné. Bien qu'il soit difficile d'observer un tumulus sans éprouver le désir de creuser pour voir ce qu'il contient, il apparaît qu'il n'y a pas plus de choses à trouver ici que n'importe où ailleurs. Pour les archéologues d'aujourd'hui, c'est précisément dans l'enquête et non pas dans ce que l'on trouve (si l'on trouve quelque chose) que le travail de mémoire s'exerce. Cela est sans doute vrai aussi des hommes du passé. Peut-être est-ce en cherchant à découvrir des choses ou en essayant de s'en débarrasser que tout au long des millénaires des tumuli ont été produits.

9 Kenneth Olwig, « The Jutland Cipher: Unlocking the Meaning and Power of a Contested Landscape », dans Michael Jones et Kenneth Olwig (éds.), *Nordic Landscapes: Region and Belonging on the Northern Edge of Europe*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008, p. 12-49.

L'ancienneté des choses

Ainsi, tandis que les ouvrages d'architecture, conçus et construits à l'origine pour durer éternellement, se sont enlisés, pour certains d'entre eux, dans les sables du temps, le tumulus rond – silencieusement et sans se faire remarquer – a poursuivi sa carrière en accueillant toujours de nouveaux dépôts. Ce qui revient à dire qu'il *persiste*. Nous voilà prêts à examiner la seconde hypothèse.

Il va de soi, lorsque l'on examine un monument, de s'enquérir de son âge. À cette question, on répond d'ordinaire que le monument date exactement du moment où une forme qui, jusqu'alors n'existait que comme une idée, s'est unifiée avec ce qui n'était encore qu'une matière première sans forme, pour créer une œuvre architecturale achevée. Une bonne étude archéologique sera sans doute requise pour situer précisément ce moment dans le temps, mais il est sûr et certain qu'il a existé. Mais que se passerait-il si nous posions cette même question au sujet d'une montagne ? Comment pourrions-nous fixer sa date de naissance, même de manière toute théorique ? Car la montagne n'a jamais été faite ou construite. Elle s'est bien plutôt formée, graduellement et – pour le commun des mortels – imperceptiblement, au cours de grandes périodes de temps géologique à travers des processus de sédimentation, de compression, de soulèvement et d'érosion, qui se déroulent encore de nos jours comme ils l'ont toujours fait. Aucune information géologique, aussi ample et approfondie soit-elle, ne peut permettre de déterminer son âge et son ancienneté. C'est une question qu'on ne peut pas poser à propos d'une montagne, et à laquelle il est encore moins possible de répondre. Les monuments peuvent être anciens. Pas les montagnes.

Qu'en est-il d'un tumulus ? Peut-on déterminer son âge ? Étant apparemment plus artificiel qu'une montagne, mais plus naturel qu'un monument, le tumulus semble se trouver à mi-chemin entre les deux. En réalité, il convient de se méfier de la distinction même que nous venons de faire entre ce qui est de l'ordre du naturel et ce qui est de



ÂGE D'UN TUMULUS

l'ordre de l'artificiel (et donc de la question sous-jacente de l'ancienneté) dans la mesure où une telle distinction repose sur le modèle hylémorphique de la fabrication – à savoir sur l'idée que seule l'imposition d'une forme pure permet de transformer en artefact la matière brute donnée naturellement. Le phénomène du tumulus nous contraint précisément à rejeter pareille présupposition. Le tumulus est certes différent de la montagne dans la mesure où il se situe à une échelle plus humaine et dans la mesure où sa formation est bien plus redevable que la montagne au travail des êtres humains et d'autres êtres vivants. Mais comme la montagne, sa forme ne cesse d'être façonnée par le jeu des forces et des matières. Si à présent nous faisons valoir cette remarque au sujet des monuments, la question de leur ancienneté, qui paraissait si simple initialement, se révèle nettement plus complexe. Pourquoi devrions-nous dater un monument à partir du moment où il a été construit ? Ne s'agit-il pas d'un moment, choisi de manière relativement arbitraire, de la vie de cet objet ou des matériaux qui ont servi à sa construction ? Supposez, par exemple, que le monument soit composé de pierres. Avant même que les pierres soient positionnées, il a fallu les extraire et les tailler, et même après que le travail du maçon ait été effectué, la structure a été exposée aux intempéries ainsi qu'aux processus d'érosion et d'usure, demandant régulièrement des travaux de maintenance ou de restauration. S'agissant d'un édifice, comme on l'a vu dans le chapitre 4, on n'en a jamais fini d'en finir. Comment ce qui n'a pas réellement de fin pourrait-il avoir un commencement ? Ne devrions-nous pas dire plutôt des choses faites ou construites que, à l'instar des choses qui poussent, elles sont toujours en train de commencer ?

Pourquoi l'archéologie s'obstine-t-elle à toujours vouloir déterminer l'ancienneté des choses ? La réponse, me semble-t-il, repose dans le fait que le rapport de l'archéologie aux choses la conduit à les traiter comme si elles devaient d'abord être situées dans le temps. Pour qu'une entité quelconque puisse être prise en compte comme constituant une trace archéologique, elle doit s'attacher à un point d'origine

PERDURANCE

reculant d'autant plus à l'horizon du temps présent que le reste du monde continue d'avancer. Inversement, les choses qui suivent leur cours, qui sont prises dans un processus continu de génération, bref qui *croissent*, ne peuvent pas être prises en compte. Est-ce à dire qu'elles ne présentent aucun intérêt du point de vue de l'archéologie ? Bien sûr que non. Elles peuvent même se situer au cœur d'une enquête archéologique qui se préoccupe de ce que Cornelius Holtorf a appelé le « passé » des choses, ce que nous pourrions appeler leur perdurance plutôt que leur ancienneté¹⁰. Ce qui compte, au regard d'un archéologue de la perdurance, n'est pas la détermination des dates, mais la capacité de suivre les choses dans leurs trajectoires temporelles du passé au présent. Tout ce qui existe, d'après le géographe Torsten Hägerstrand, a sa propre trajectoire, des organismes vivants jusqu'aux outils ou aux pierres; chaque chose est un fil « dans la grande tapisserie de la nature que l'histoire continue de tisser¹¹ ». Le biface a ainsi une trajectoire, de même que la montre et la cathédrale, ou que le tumulus rond: chacun suit son cours, chacun est une trace du passé, des processus et des événements qui ont conduit à sa formation, sa construction ou sa fabrication.

Le mot même de « record », en anglais¹², évoque l'idée d'un fil, d'un brin ou d'une ficelle [*a cord*] qui serait recouvert ou re-tendu. Re-couvrir ou re-tendre la chose, c'est attraper un fil de la « grande tapisserie » et le tirer jusqu'au temps présent. Mais transformer ces choses en traces du passé revient à couper tous les fils et à les laisser tomber sur le sol comme des chutes de tissu. Ce que l'on appelle une

10 Cornelius Holtorf, « On the Possibility of Time Travel », *Lund Archaeological Review*, Lund, Lunds Universitet, vol. 15, 2009, p. 37.

11 Torsten Hägerstrand, « Geography and the Study of the Interaction Between Nature and Society », *Geoforum*, Oxford, Pergamon Press, vol. 7, 1976, p. 332.

12 Note du traducteur: Le mot signifie, dans le contexte où l'auteur l'utilise, « souvenir », « archives », « monument » et toute autre trace rappelant le souvenir d'un événement ou de quelqu'un, et a été traduit ici par « trace du passé ».

TAPISSERIE

RECORD

→ 1

lecture

MUSÉE ≠ TUMULUS

trace du passé [record] n'est rien d'autre qu'un ensemble de ces chutes: une sorte d'album-photos de l'histoire. À grande échelle et en trois dimensions, ces albums-photos sont nos musées. Dans ces musées, datés et bien entretenus, les choses vieillissent un peu plus chaque jour, alors que leur ancienneté est artificiellement immobilisée. Mais dehors, à ciel ouvert, le tumulus ne cesse de se développer, chaque jour plus ancien que la veille, mais sans jamais vieillir.

La forme de la terre [land]

Nous reviendrons sur cette idée de trace du passé dans le chapitre 8 lorsque nous relaterons une expérience de fabrication de ficelle. Restons pour l'instant sur le sujet du tumulus rond. Imaginez un voyageur se frayant un passage vers le tumulus en empruntant une piste ancienne. Une vue splendide se déploie devant lui, la terre située en bas et le ciel au-dessus de la ligne d'horizon. À ses yeux, le tumulus apparaît comme une simple bosse. Comme il a été dit précédemment, le tumulus n'est pas un édifice. Il n'a pas été érigé sur de solides fondations. Au contraire, il s'étale et s'affaisse. Tel un édifice qui se serait effondré, il semble être à la fois sur la terre et fait de terre. Supposons que le voyageur, ayant atteint le tumulus, décide de s'allonger sur sa pente. Aussitôt, l'horizon disparaît de son champ de vision qui se fond dans la lumière chatoyante du ciel, alors que son corps se trouve comme enveloppé par la terre humide. La terre et le ciel, loin de se retrouver partagés suivant la ligne d'un horizon distant, se trouvent unifiés au point où se situe le voyageur. Ce qui n'était qu'une petite tache dans le lointain se déploie pour révéler l'immensité sans limite de ce que j'appellerai dorénavant le monde ciel-terre. Voilà ce que le tumulus ressentirait s'il pouvait ressentir, comme d'ailleurs le feraient tous les corps qui sont peut-être enterrés dessous. Beaucoup – certainement pas tous – de ces tumuli ronds ont servi de sépulture et, du point de vue des défunts, ceux-ci ont été inhumés en faisant face au monde ciel-terre. Ils sont

le MONDE CIEL - TERRE